

YVES SAINT LAURENT FOR EVER.

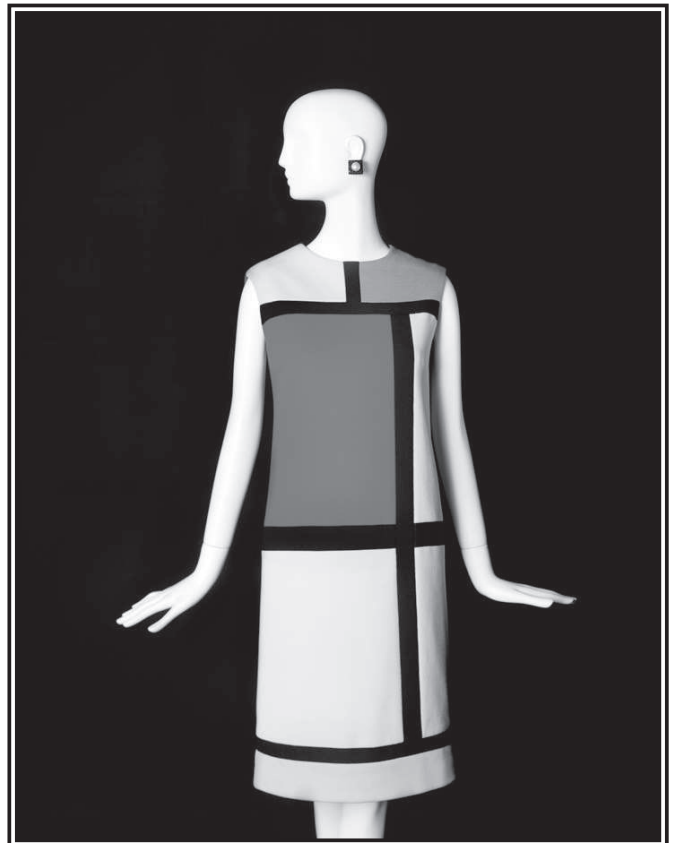
Aller voir Saint Laurent. L'autorisation de se rendre rue Spontini pour découvrir la nouvelle collection de la saison. Une accréditation. Comme une invitation. Un privilège pour la jeune stagiaire du « Jardin des Modes » que j'étais alors, écrivant pour ce magazine héritier de la « Gazette du Bon Ton », les « textes », dits légendes de mode, l'intendance, la « basse besogne », après le choix des modèles à publier, les photos, la mise en page. L'ultime étape.

Les « textes » arrivaient en effet en dernier, dûment calibrés au signe près sur la maquette élaborée par un célèbre directeur artistique, après l'intervention des stars de la photo de mode, Helmut Newton ou Guy Bourdin, et leurs prestigieuses instigatrices, les « rédactrices de mode » et leurs non moins valeureuses assistantes. En un mot, les « textes », c'était la dernière roue du carrosse, mais quel beau carrosse !

Presque un quart de siècle plus tard, en ce jour de printemps 2010, gris et froid, c'était, retrouvée intacte, la même excitation. J'arrivais au Petit-Palais, pour voir défiler trois cents modèles créés par Yves Saint Laurent et exposés au Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris*.

Avec le fameux sigle, initiales de la maison de couture dessinées en 1961 par Cassandre, et présent sur l'affiche de l'exposition, déjà tout est dit du style et de la classe des « robes ».

Quarante ans de créations, depuis l'époque de Christian Dior, que le public va parcourir, selon une progression théâtrale mise en scène



par Nathalie Crinière, avec les historiennes de la mode, commissaires de l'exposition Florence Müller et Farid Chenoune. Le tout sous la haute main de Pierre Bergé et de la Fondation qu'il anime depuis 2002.

Dans le hall du Musée, avant-goût de l'émerveillement à venir. Des dizaines de spectateurs, hommes, femmes et jeunes filles regardent, fascinés, tourner en boucle et se déployer une vidéo du défilé rétrospectif qui s'est déroulé en 2002 au Centre Pompidou. Impériales, les hautes silhouettes défilent, un pied soigneusement aligné devant l'autre, commençant par poser la pointe du soulier tout en faisant tan-

guer leurs corps exactement axés de la nuque aux reins, d'une hanche à l'autre, telles des nefes se balançant de bâbord à tribord. Toutes sont venues, revenues.

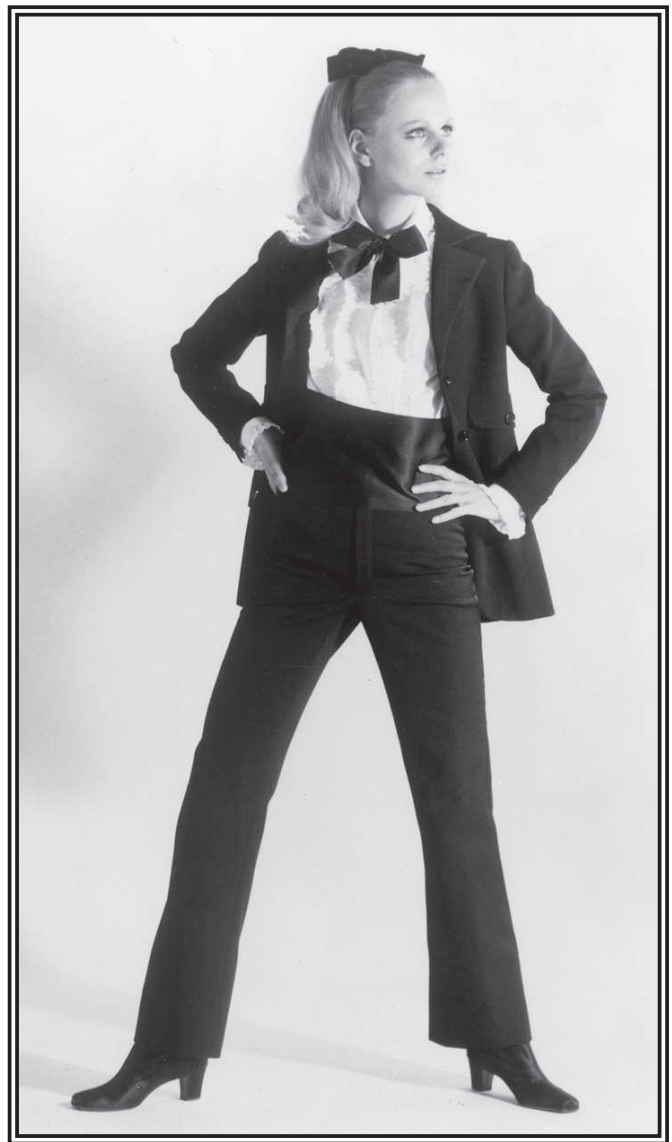
Et l'on se souvient alors, qu'Yves Saint Laurent le premier, a fait défiler sur ses podiums les grands sourires des « Blacks », comme Naomi, la grâce de Kirat l'Indienne, la majesté peuhle de Katoucha. Sans oublier l'aristocratique Veruschka... Ou bien, ingénue dans la robe courte à colombes, Carla Bruni (en 1998). Ou encore, la pulpeuse Laetitia Casta... Ou son mannequin de prédilection, à la ville comme à l'écran dans « Belle de Jour » ; celle qui est devenue son amie, Catherine Deneuve (à laquelle toute une salle est réservée, avec les costumes et des extraits du film).

Après ces rêveries, commence l'exposition qui n'est pas sans rêves incarnés, dans la soie ou la faille. C'est, en vrai, la réalité, les modèles, les explications contextuelles.

Viennent tout d'abord, quelques numéros dessinés pour la maison Christian Dior. L'anecdote peut-être, mais aussi, le pied à l'étrier. L'aventure de la Haute Couture, « époque Yves Saint Laurent », commence : Ce sont les années soixante, la rue Spontini, la révolution (du vêtement) signée YStL, la révolution des genres, des vêtements de travail, souvent masculins, traités, repensés au féminin. Et c'est, en rafale, au son de la bande-son d'un autre défilé, celui de féministes manifestant dans la rue, toute la garde-robe de la femme moderne, une battante, car dit alors YStL : « Les femmes ne sont plus ni soumises, ni dociles, ni effacées ». Ou encore, contrairement à ce que, sans doute, beaucoup pensaient alors : « Ce ne sont pas des corps sans cervelles ».

Pour ces pionnières, il a créé, dans un monde en mutation, une nouvelle garde-robe classique échappant à la mode de l'instant, « qui puisse

permettre aux femmes une plus grande confiance en elles-mêmes ». Alignés comme de petits soldats, défilent ainsi, dans une seconde salle, le caban, la saharienne, la tunique, le tailleur-pantalon, le chemisier à col cravate et puis aussi le trench, la combinaison-pantalon « jumpsuit », et jusqu'au sac à bandoulière. Tout un vestiaire neuf, qui depuis a fait florès... Pour le soir, pour remplacer la petite robe noire ou la robe longue, il invente aussi cet indémodable smoking (1966) à porter à fleur de peau avec des sandales à talons hauts, quintessence de ce nouveau genre (vestimentaire) entre le masculin et le féminin.



Un haut mur noir, à la fin de l'exposition, pré-

sente une cinquantaine des deux cent trente-six variations qu'il déclinera car, affirme le créateur : « C'est un vêtement de style et non un vêtement de mode ». « Pour moi », dit-il encore, (ces tenues), « c'est un changement d'attitude ». Une modernité intemporelle, pas une mode qui se démode, pas un ourlet qui monte ou qui descend, pas une ampleur qui enfle ou se dégonfle au rythme des saisons, d'une année à l'autre : Une attitude actuelle, celle de femmes dites modernes, une allure dégagée qui va descendre dans la rue grâce à la boutique de prêt-à-porter « Saint Laurent rive gauche » dessinée, comme toutes les suivantes, en France et à travers le monde, par l'architecte d'intérieur Isabelle Hebey.

Au moment précisément, des années Pop, où le « Style Prisu », grâce entre autres à l'utilisation des matières plastiques, promeut « Le beau pour tous », dans les grandes surfaces de quartier ; au moment aussi où Andy Warhol, par exemple, reproduit et décline ses œuvres qui cessent d'être uniques ; YStL, lui, ouvre, en 1966, sa boutique de la rue de Tournon pour habiller, à des prix de diffusion, les femmes qui travaillent, et pas seulement Françoise Giroud. « Il a œuvré socialement », commente pour sa part, Pierre Bergé, « plus que beaucoup d'autres, pour l'égalité des sexes et pour la reconnaissance d'une femme moderne, laquelle n'est pas un objet, mais participe à la vie de son temps... » À preuve, ce qu'écrit l'auteure des textes d'une vidéo de Gilles B. où deux femmes évoquent les robes de leurs vies : « Il a créé et diffusé les vêtements idoines pour de valeureuses amazones urbaines, défricheuses émérites qui savent aussi se tenir à carreau... » Et, à propos d'un blouson YStL marine serré à la taille, porté avec un pantalon à pinces : « Une tenue nickel, pilepoil indiquée... Silhouette dessinée, stylisée, épurée. On se sent », ajoute-t-elle, « compétente, capable, dans la peau du rôle. Le profil de l'emploi

et l'air dégagé pour évoluer sans anicroches ». Le couturier s'adresse à une femme libre et sensuelle qui a le pouvoir de sa compétence mais aussi la liberté de séduire, une cervelle mais aussi un corps. Toujours, selon le texte de la vidéo, mais cette fois-ci à propos d'une robe bleu dur : « En soie sauvage, une robe-chemisier façon saharienne avec quatre poches plaquées... boutonnée de l'encolure ras du cou à l'ourlet au genou, déboutonnée à volonté, décolleté cuisses et gorge réglable à souhait selon... Hier, aujourd'hui, demain si je porte cette longue chemise de ce bleu-là, je suis « moi », ce qui n'a pas changé de moi... », dit-elle.



Modernité. Mais aussi, nostalgie, l'autre versant du talent de Saint-Laurent, avec ses époustouflantes robes du soir, de la salle « Dernier Bal ». On pense au « Guépard » de Visconti, celles des

« Voyages Imaginaires » aux quatre coins du monde. Ou encore, dans la salle « Miroir de l'Art », des robes emblématiques en hommage aux artistes contemporains. Ce sont alors les accents poétiques ou exotiques de robes de gala, des robes de rêve, la féerie d'une esthétique inspirée qui voit évoluer de belles héroïnes drapées de mousselines piquées de plumes d'autruche et brodées de perles et de sequins, l'Impératrice Ts'eu Hi ou la Reine de Saba, les babouchkas ou les femmes zouloues, les papiers découpés de Matisse ou les colombes de Picasso ou encore la phrase de Baudelaire : « Tout terriblement » inscrite sur un paletot noir.

Le soir, tout spécialement, valent les couleurs, dans des accords et des arrangements, comme en musique, totalement novateurs. Traditionnellement, en effet, la Haute Couture et le Bon Goût évoluaient dans des rapports de tonalités fondés sur l'harmonie, les camaïeux ou la complémentarité. En véritable artiste, YStL, lui, qui a découvert au Maroc le pouvoir et la séduction des tons forts et des couleurs franches, ose, marier le noir et le bleu sourd, le rose et l'orange, le jaune et le rose. « J'aime », dit-il, « l'or, une couleur magique pour le reflet d'une femme, c'est la couleur du soleil. J'aime le rouge, agressif et sauvage. Les couleurs fauves du désert ». Et le bleu Majorelle et le rose tendre ou shocking...

Frivole, la mode ? Peut-être. En tout cas, au Petit Palais, montrée, démontrée, commentée, située, exaltée, elle a beaucoup à raconter sur la femme et sur son temps.

A Pierre Bergé, son amant. Et son mentor, à la vie, à la mort, hier et aujourd'hui, le soin de conclure : « Quiconque a vu une collection d'Yves Saint Laurent sait bien qu'il ne s'agit pas que de mode... C'est tout un univers qui s'exprime, c'est toute une culture faite de peinture, de musique, de littérature, de cinéma... »

À vérifier par soi-même. Sur place. Avant la fin août.

Catherine BERGERON.

* « *YVES SAINT LAURENT FOR EVER* » :
Petit Palais, Musée des Beaux-arts de la Ville de Paris, Avenue Winston Churchill - 75008 Paris. Standard : 01 53 43 40 00
Entrée du public : Public individuel : par le grand escalier et la grande grille, avenue Winston Churchill
Public à mobilité réduite et groupes : rez-de-chaussée, avenue Winston Churchill
Horaires : Ouvert tous les jours sauf les lundis et jours fériés, de 10h à 18h (fermeture des salles à partir de 17h45. Nocturne le jeudi jusqu'à 20h pour les expositions temporaires (fermeture des salles à partir de 19h45).
Métro : Champs-Élysées-Clemenceau (lignes 1 ou 13) ou Concorde (lignes 1, 8 ou 12)
Exposition jusqu'au 29 août 2010.

